

Roger Caillois : témoignages, études et analyses

Roger Caillois et Jean-Clarence Lambert

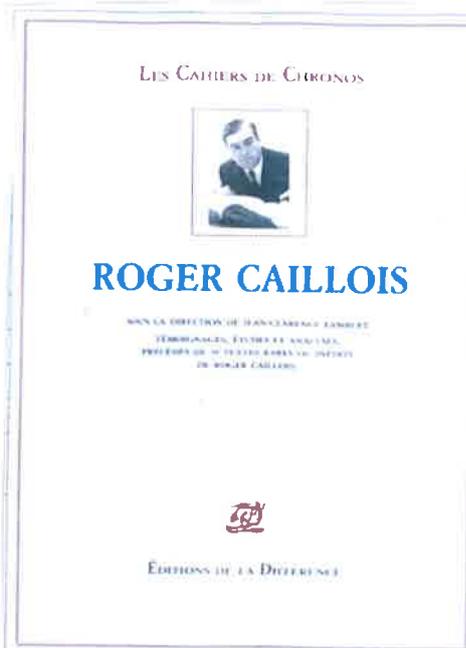
Paru en 1991 chez La Différence, Paris dans la collection Les Cahiers de Chronos



Les textes, les entretiens et les témoignages réunis ici pour mieux connaître ou découvrir l'oeuvre variée de cet auteur.

- Caillois, Roger (1913-1978) Littérature** France
- Sociologie Anthropologie** Caillois, Roger (1913-1978)**

Auteur	Roger Caillois [auteur]; Jean-Clarence Lambert [éditeur scientifique]
Cote	300 CAI Plus de détails sur cet exemplaire
Localisation	
Informations complémentaires	
Titre	Roger Caillois : témoignages, études et analyses : précédées de 39 textes Caillois : sous la resp. de Jean-Clarence Lambert.
Editeur	Paris : La Différence, 1991.
Collection	Les Cahiers de Chronos
Description	453 p. : ill. en coul. : 23 x 17 cm
Indices	306. 801
ISBN	9782729106966
Centre d'intérêts	Sciences sociales: Littérature (belles lettres)



ALEXANDRE PAJON

L'INTRÉPIDITÉ POLITIQUE DE ROGER CAILLOIS AVANT-GUERRE

Évoquer un Roger Caillois sociologue du sacré ou des jeux, critique de Saint-John Perse, traducteur de Jorge Luis Borges ne saurait surprendre. Mais tenter de cerner un Caillois politique peut susciter le scepticisme.

Un lecteur attentif de son œuvre se souviendra de la *Description du marxisme* (1950) et les articles réunis dans *Circonscanciennes* (1946) ou de *Chroniques de Babel* (textes de 45-46 édités en 1981) qui s'intègrent dans les débats de l'après-guerre¹; mais les engagements de l'avant-guerre sont souvent méconnus. Tout au plus citera-t-on l'épisode surréaliste ou le Collège de Sociologie sans en saisir les caractères politiques. Quand R. Caillois pratiqua la dissection de l'orthodoxie communiste en 1950, il fut classé anticomuniste, conservateur. En clair, il était réputé de droite. Roger Caillois n'apparaissait certes pas de prime abord comme un personnage ou un penseur particulièrement lié à la vie politique. Haut fonctionnaire international, membre de l'Académie Française, il laissa avant tout le souvenir d'un homme de lettres.

Alors pourquoi insister sur cette question ? Trois types de raisons peuvent être avancées, biographiques, historiques et même polémiques. D'une part les écrits d'avant-guerre, les engagements politiques du jeune Caillois n'ont pas été sans conséquences sur son œuvre ultérieure. D'autre part l'examen attentif de la personnalité, des choix d'un intellectuel de sa stature est utile pour comprendre à la fois le développement de la sociologie en France et les relations entre intellectuels et vie politique. Enfin il s'agit de mesurer la pertinence d'analyses ayant cours aujourd'hui, et qui font de Roger Caillois avant-guerre un représentant à part entière d'une « nouvelle droite en formation », et même d'un « courant culturel à la fois réactionnaire et germanophile qui ne cesse d'enfler (en France) depuis 1930 »².

Les fondements de ces dernières affirmations justifieront une première réflexion.

1. Roger Caillois, *Description du marxisme*, Paris, Gallimard, 1950, p. 63. Roger Caillois, *Circonscanciennes*, Paris, Gallimard, 1946, p. 160. Roger Caillois, *Chroniques de Babel*, Paris, Denoël-Gonthier, 1981, p. 225.

2. Daniel Lindenberg, *Les Années souterraines, 1937-1947*, Paris, La Découverte, 1990, p. 77.

De là suivront une étude plus précise du parcours de Roger Caillois avant 1939 et une amorce d'analyse de ses motivations.

Les années sombres de la France de Vichy ont fourni la matière, au cours des années 70, à des travaux qui remirent en cause la confortable et sélective amnésie de nombreux Français à l'égard de la politique de collaboration pétainiste³. Dans la foulée, on s'attacha au cours des années 80 à l'étude des racines de la Révolution Nationale, et l'on s'enquit de savoir s'il n'existait pas un fascisme à la française. Les très documentés travaux de Zeev Sternhell donnèrent une réponse encore plus dérangement que ceux de R. Paxton. Bien loin d'avoir été la répétition d'un modèle italien ou allemand, la forme française du fascisme était originale et même, dans une certaine mesure, la matrice des deux autres. De plus « l'œuvre écrite de certains hommes éminemment respectables et fort représentatifs de leur société, examinée en vertu d'un certain nombre de critères de base, présente beaucoup de signes, parfois tous les signes, d'une pensée fasciste »⁴. Th. Maulnier, M. Blanchot, B. de Jouvenel furent alors cités. Le débat fut très vif, à la fois d'ordre politique et méthodologique. Les ténors de l'histoire contemporaine intervinrent. J. Julliard souligna le risque de dissertar sur « un fascisme imaginaire », tandis que P. Milza et M. Winock montraient les faiblesses du parti choisi par l'historien israélien⁵. Inutile donc d'y revenir longuement. Cependant le mouvement était lancé ; des auteurs dont l'engagement à droite était patent, on passa à la mise en cause d'auteurs tels G. Dumézil, ou son « disciple » R. Caillois⁶. On fit de l'intérêt de G. Dumézil pour les sociétés indo-européennes, de sa culture de germaniste, les preuves de son ralliement aux doctrines nazies, ou dans le meilleur des cas, un témoignage d'une fascination malsaine. De telles accusations blessèrent profondément G. Dumézil et tendaient à rejaillir sur l'œuvre d'une vie. Mais il put encore se défendre. Il tenta en même temps de protéger la mémoire de celui qui avait été son élève à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes dès 1933, puis son ami. On ne peut d'ailleurs pas dire que le terme de disciple soit celui qui exprime le mieux la nature des relations entre les deux hommes. Ils avaient quinze ans d'écart, mais des relations cordiales, sans trace de sujétion, fréquentant les cafés de Saint-Germain-des-Prés, faisant même ensemble une croisière au Spitzberg en 1935. G. Dumézil le précisa aussi, en réponse aux attaques de Carlo Ginzburg : « Quant à Caillois — Caillois nazi ! — le plus brillant de mes étudiants, devenu très vite malgré la différence de nos âges un ami sûr et franc, ce qui m'a d'abord attaché à lui était son agilité d'esprit et sa curiosité sans borne, il me

3. Robert O. Paxton, *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Seuil, 1973, p. 383. Edition américaine, 1972.

4. Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, éd. Complexe, 1987, p. 17. On n'y trouve pas d'allusion directe à R. Caillois.

5. Jacques Julliard, « Sur un fascisme imaginaire », *A.E.S.C.*, juillet-août 1984, n° 4, pp. 849-861. Pierre Milza, *Les Fascismes*, Paris, Imprimerie Nationale, 1985, p. 506. Michel Winock, « Le fascisme en France », *L'histoire*, novembre 1980, n° 28, p. 49.

6. Carlo Ginzburg, « Mythologie germanique et nazisme. Sur un livre ancien de G. Dumézil », *A.E.S.C.*, juillet-août 1985, n° 4, pp. 695-715.

donnait le spectacle d'une jeunesse bouillonnante d'idées, d'ambitions, d'incertitudes, de contradictions. »⁷

Le procès n'était pas clos. D. Lindenberg vient de le rouvrir à l'occasion d'une synthèse sur *Les Années souterraines. 1937-1947*. Le rapprochement, souvent brillant, des textes de cette époque lui permet de trouver, à l'instar de Z. Sternhell, un certain nombre de critères caractéristiques d'un « courant culturel à la fois réactionnaire et germanophile ». Le goût pour la sociologie, la phénoménologie, Corneille, la référence à la notion de communauté (i.e de « Bund »), le spiritualisme, le refus de l'histoire et un nihilisme profond auraient rapproché tous les membres de ce courant. G. Dumézil et R. Caillois bien sûr, mais aussi G. Bataille, L. Febvre, G. Roupnel, A. Carrel, M. Déat, Th. Maulnier, E. Mounier, R. Dautry, P. Drieu La Rochelle, les hommes d'Uriage, H. de Montherlant, entre autres, sont ainsi réunis. Quel courant ! son hétérogénéité évidente pourrait masquer de subtiles parentés. La pensée de ces hommes s'est développée sur un même terreau et leurs références sont souvent proches (Nietzsche ou Heidegger, Jünger ou Jung), mais ils en ont fait des usages différents, aussi bien sur le plan théorique que pratique. En fait de subtiles parentés ce sont plutôt des analogies et des confusions. Prenons l'exemple du Collège de Sociologie et de Roger Caillois.

Dans son chapitre intitulé « Retour aux sources », D. Lindenberg se propose de tracer l'histoire « exemplaire » du Collège de Sociologie⁸. Car « elle jette une lumière crue sur la fascination qu'exerce, dès 1937, le national-socialisme allemand sur de très vastes secteurs de l'intelligentsia française »⁹. La démonstration mêle les constats du discrédit du marxisme chez les « anciens surréalistes gauchistes », leur goût supposé pour H. de Montherlant et A. de Chateaubriant, des citations de G. Bataille en 1933, 1934, 1935, 1936, tirées de revues et mouvements distincts (*Documents, La critique sociale, Contre-Attaque, Acéphale*), la référence à la conférence de Hans Mayer au Collège (sur les mythes politiques), le silence des membres du Collège sur l'Italie fasciste. Le Collège vit le jour en 1937 pour disparaître en 1939. Au cours des années 30, ceux qui participèrent à ses travaux eurent des parcours fort différents. Et avant même de reprendre chacun des arguments avancés se pose un problème de méthode. Les pièces de l'accusation tournent autour du Collège, mais ni son histoire, ni ses membres, ni ses conférences ou manifestes ne sont étudiés pour eux-mêmes. Quel est l'objet de « l'analyse de textes » annoncée ? De quelles années est-il question ? Arrivés à la page 65, nous achevons la lecture d'un collage de citations, sans avoir de réponse. De fait à pratiquer l'amalgame, on ne prouve pas l'appartenance du Collège à un courant germanophile cryptofasciste. D'autres citations et analyses sont données de la même façon tout au long du livre qui ne sont pas davantage probantes, faute d'une mise en œuvre rigoureuse. A cette critique formelle s'ajoute une critique de l'interprétation des citations données. Non que l'on puisse contester l'ambiguïté de certains textes violemment nietzschéens, ou encore

7. Georges Dumézil, « Science et politique. Réponse à C. Ginzburg », *A.E.S.C.*, septembre-octobre 1985, n° 5, pp. 985-989. Georges Dumézil, *L'Oubli des hommes, l'honneur des dieux*, Gallimard, Paris, 1985, pp. 298-318. Réponse à E. Momigliano.

8. Daniel Lindenberg, *op. cit.*, « Minuit dans le siècle », pp. 57-65.

9. *Ibid.*, p. 58.

l'intérêt pour les mythes politiques, mais sont-ce des preuves ? Les textes mis à jour par la sagacité de D. Lindenberg peuvent être lus plus posément, dans une perspective historique et non plus polémique. Ce qui, au demeurant, reste surprenant est la critique de Zeev Sternhell par D. Lindenberg : « Mais gêné par son assimilation de l'idéologie de (la Révolution Nationale) ou national-socialisme, l'historien israélien tourne un peu en rond. »¹⁰ Ne pratique-t-il pas lui aussi des assimilations abusives en faisant fi de tout ce qui atteste l'originalité des non-conformistes français avant-guerre relativement aux fascistes italiens ou allemands, ou leur diversité en France même ? D'ailleurs on ne peut qu'être encore étonné par ces lignes vraiment en porte-à-faux relativement aux ton et méthode des premières pages : « L'anti-individualisme (pas plus que l'antimatérialisme, l'antimarxisme, l'antilibéralisme et tous les « anti » du monde qui s'appliquent d'ailleurs à des entités d'ailleurs difficiles à définir pour elles-mêmes !) ne conduit pas automatiquement au fascisme, au rejet de 1789, et de la tradition démocratique dans son ensemble. »¹¹ On ne peut qu'agréer cette idée, mais que reste-t-il du « courant germanophile » ?

Ou bien la grande majorité des intellectuels, en fait tous les non-communistes, est réputée membre du sus-dit courant, ou bien ce courant n'existe pas. On retrouve le problème suscité par les textes de Z. Sternhell. Si l'on reprend la question du fascisme, à le voir partout on oublie sa spécificité.

Roger Caillois, ainsi que certains de ses contemporains, ont pu donner du grain à moudre à ses détracteurs d'aujourd'hui. N'a-t-il pas, avec ses scrupules habituels, dans des textes où il tentait d'expliquer son parcours, parlé des « forces noires (qu'il avait) rêvé de déclencher » avant-guerre ?¹² Rendant hommage à Georges Bidault, en 1944, Roger Caillois qui avait été son élève à Reims en 1929, pour ne jamais perdre contact avec lui au cours des années 30, souligna que son maître le « soupçonnait même de céder aux séductions totalitaires »¹³. M. Mauss, dans une lettre consacrée à la parution de *La Mante religieuse*, en 1938, lui reprocha « un déraillement général », dénonçant « l'influence de Heidegger bergsonien attardé dans l'hitlérisme »¹⁴. J. Paulhan, enfin, dans une lettre du 7 octobre 1939 notait : « Je vois bien sur quels points (au demeurant Bataille l'a assez marqué) l'hitlérisme peut s'accorder avec les thèses du C.S. » (i.e. Collège de Sociologie)¹⁵. Ces éléments d'autocritique, ces critiques d'un maître, ces craintes d'un mentor méritent que l'on s'y arrête. Quand Roger Caillois réédita ses textes de jeunesse dans *Approches de l'imaginaire* ou *Cases d'un échiquier*, il insista sur sa témérité passée, sur « l'équivoque surréaliste »¹⁶. La

10. *Ibid.*, p. 201.

11. *Ibid.*, p. 204.

12. Roger Caillois, cité par Daniel Lindenberg, *op. cit.*, p. 77. Extrait de l'entretien télévisuel avec J.J. Marchand, série Archives du xx^e siècle, 1971.

13. Roger Caillois, « Evocation de Georges Bidault », *Circonstanciennes*, 1946, p. 116. L'épisode date de la publication de « La sociologie du clerc » à la *N.R.F.*, soit début 1939.

14. Lettre de M. Mauss à R. Caillois, le 22 juin 1939, éditée in *Roger Caillois*, Cahiers pour un temps, Centre G. Pompidou et Pandora Editions, 1981, p. 205.

15. Lettre de Jean Paulhan à Roger Caillois, du 7 octobre 1939, citée par J.P. Le Boulter, in G. Bataille, *Lettres à Roger Caillois*, éd. Folle Avoine, 1987, p. 122.

16. Roger Caillois, *Cases d'un échiquier*, Paris, Gallimard, 1970, p. 340. Roger Caillois, *Approches de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974, p. 225.

guerre, de son aveu, avait marqué une rupture dans son discours. Le nazisme en action montra le caractère inconséquent d'un nihilisme débridé, d'une critique tous azimuts¹⁷.

Quelle avait été la nature exacte de ses engagements ?

Avant tout Roger Caillois rejoignit la politique du fait de soucis moraux et littéraires. Né en 1913, dans une famille de la petite-bourgeoisie récemment issue du monde paysan, il est un bon exemple de la promotion par l'école¹⁸. Il quitta le lycée de Reims, pour entrer à Louis-le-Grand en 1929 dans la classe de Philosophie, avant d'y suivre trois années de classes préparatoires au concours de la rue d'Ulm. A quinze ans, dans le journal de sa classe de seconde, *La Libre critique*, il exposa ses premières préférences. Saint-Just était à l'honneur, lui qui avait été fidèle à ses principes, lui l'« ange exterminateur », « indifférent, hiératique et péremptoire », l'« Apocalyptique », « ce jeune homme qui vécut en vingt-sept ans et qui mourut comme ceux qui poursuivent des Chimères et qui en meurent victimes », « la poitrine ouverte et souriant encore »¹⁹. En 1933, puis en 1938, Saint-Just revint naturellement sous sa plume comme un modèle²⁰. L'enseignement de G. Bidault le marqua aussi, même si, adolescent, il rejetait la religion et le réformisme du démocrate-chrétien. Il fut pour Roger Caillois en classe, et au cours de nombreuses conversations individuelles, « le guide qu'il allait consulter quand (il était) surpris ou incertain et dont il (lui) suffisait, le cas échéant pour ne pas trébucher, d'évoquer la droiture »²¹. S'il ne militait pas, le jeune Caillois avait nettement choisi son camp. Il se situait dans l'héritage de la Révolution contre l'*Action Française*. Arrivé en khâgne, dans la classe de A. Roubaud, il conclut certaines copies d'histoire de manière très provocatrice. André Chastel nous a rapporté qu'un jour le professeur, corrigeant les dissertations, mit de côté les deux meilleures, dont celle de Roger Caillois. Il souligna leurs qualités respectives pour finir, avec une sorte d'admonestation embarrassée : « Mais enfin Caillois ! croyez-vous qu'il soit vraiment nécessaire de conclure votre copie par un "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !" ? » A l'âge de vingt ans, ce brillant élève avait des curiosités insatiables et fort peu scolaires. Après avoir fréquenté le Grand Jeu de son aîné, voisin, et ami depuis Reims, Roger Gilbert-Lecomte, il rejoignit les surréalistes au printemps 1932. Il existait au moins cinq raisons à ce rapprochement : Freud, la quête du surréel et du fantastique, une conception de la littérature, le goût pour les « chapelles » littéraires, et la Révolution. Retenons les aspects politiques.

Le projet surréaliste était global, donc politique. En le rejoignant, Roger Caillois endossait les choix du groupe, y compris le soutien au Parti communiste. Ce qu'il avait

17. Pendant la guerre parut un article consacré aux « Conséquences du nihilisme » (in *Circonstances*, op. cit., pp. 78-82).

18. A. Pajon, *Le Parcours intellectuel et politique de Roger Caillois, 1913-1939*, D.E.A. du Centre d'Histoire du XX^e siècle, Institut d'Études Politiques de Paris, 1990, p.150.

19. Roger Caillois, *La Libre Critique*, journal photocopié de la classe de seconde du lycée de Reims, 1927-1928, extraits édités in *Roger Caillois, Cahiers pour un temps*, cité en note 14.

20. Roger Caillois cita Saint-Just dans une réponse aux « Recherches expérimentales sur la connaissance irrationnelle de l'objet », in *Le Surréalisme au service de la Révolution*, 1933, n° 6. Il s'appuya aussi sur le Montagnard pour apprécier la pratique du pouvoir par Léon Blum, dans ses comptes rendus, in *N.R.F.*, octobre 1937, pp. 673-676.

21. Roger Caillois, « Hommage à G. Bidault », op. cit., p. 115.

réellement lu de K. Marx et retenu du léninisme est très difficile à déterminer. Il en connaissait les racines hégéliennes, la vulgate et le projet. Dans aucun de ses textes avant 1950, il ne se livra à une analyse approfondie du marxisme. Il rejetait la III^e République et aspirait à un changement radical de société, mais son programme politique n'était pas fixé. Son discours était celui de nombreux autres étudiants, conjuguant pacifisme, anticolonialisme et antiparlementarisme. Il n'avait pas une véritable culture politique familiale ou acquise dans l'action militante. Il vint d'abord à la politique via la contestation littéraire. Les surréalistes avaient rejoint les communistes pour mieux servir leurs objectifs. Leur adhésion était fragile et ambiguë. Celle de Roger Caillois à un mouvement déjà sur le déclin l'était doublement. Il ne prit pas la carte du P.C., et exprima très vite des réserves quant au projet scientifique surréaliste. Car il était beaucoup moins soucieux de questions sociales et économiques concrètes que de morale et de sciences. Nous devons tenter d'imaginer un mince jeune homme brun, tout occupé à affirmer sa personnalité au milieu de ses prestigieux aînés. Il dit avoir été alors « un être naïf, doctrinaire, absolu, plutôt agressif »²². A. Chastel et J. de Romilly, ses condisciples, ont dit à quel point il était insaisissable. Porté par une très haute idée de ses qualités, confortée par la reconnaissance surréaliste et académique, il se donna pleinement au projet qu'il caressait d'un texte exposant la « surdétermination systématique de l'univers »²³. S'il signa des pétitions et des manifestes pour l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, s'il se rendit à des meetings à la Mutualité pour dénoncer le colonialisme, les exactions policières anti-ouvrières, l'incendie du Reichstag et la menace fasciste, il n'était pas militant à plein temps. Reçu à l'École Normale Supérieure en 1933, il obtint l'agrégation en 1936. De plus il écrivait de nombreux articles et comptes rendus dans les revues proches du surréalisme à propos de poésie et d'imaginaire.

Avec les surréalistes, de 1932 à 1935, soit de dix-neuf ans à vingt-deux ans, R. Caillois avait fréquenté les communistes. Premier écart, il signa un tract trotskyste en 1934²⁴. En 1935, il choisit de s'éloigner d'André Breton et des mouvements satellites du Parti (A.E.A.R.), pour tenter de reconstituer un mouvement unissant débats théoriques et projets politiques. Les enseignements de la sociologie, de M. Mauss et G. Dumézil l'éloignaient du marxisme ; il se soucia aussi davantage de psychologie collective, à la façon de C.V. Jung. Mais il restait de gauche. Après avoir lancé l'idée d'une Union des Intellectuels Révolutionnaires, autour d'un manifeste intitulé *Contre-Attaque*, il s'en détacha en octobre 1935, quand G. Bataille entouré de ses amis et des surréalistes amenés par A. Breton, firent dévier l'entreprise, lui donnant des « allures de parti politique avec programme précis »²⁵. Son projet devait se fonder sur une conception du rôle des intellectuels révolutionnaires qui ne serait pas politique au sens traditionnel. Et surtout, il ne désirait probablement pas retrouver les errements surréalistes. Il fonda alors une revue, *Inquisitions*, organe du

22. A. Pajon, *op. cit.*, p. 46.

23. Roger Caillois élaborait entre 1933 et 1935, un livre, *La Nécessité d'esprit* qui ne fut édité qu'en 1981, chez Gallimard.

24. Le tract s'intitule « La planète sans visa » et a été reproduit in *Roger Caillois, Cahiers pour un temps*, déjà cités, p. 118.

25. G. Bataille, *Lettres à Roger Caillois*, cité, note 15, p. 42.

Groupe d'Etudes pour la Phénoménologie humaine, dont un seul numéro parut en juin 1936²⁶. Deux communistes, L. Aragon et T. Tzara, deux sociologues non-communistes, J.M. Monnerot et Roger Caillois, dirigeaient le projet. Il s'agissait pour eux de mettre en commun « les différentes démarches de l'activité humaine »²⁷. Alors que le Front Populaire préparait les élections, ils voulaient, pour favoriser sa tâche, dépasser un « certain sectarisme doctrinal » et faire correspondre à un projet social révolutionnaire un projet intellectuel de même nature. Mais la victoire électorale et de trop grandes divergences idéologiques dispersèrent les membres de ce mouvement. R. Caillois avait voulu se démarquer des surréalistes et s'était entendu avec des communistes (eux-mêmes anciens surréalistes). G. Bataille, critique à l'égard des communistes, avait rejoint les surréalistes. *Contre-Attaque* jugeait durement les objectifs du Front Populaire, *Inquisitions* cherchait à les compléter. Mais ces alliances furent de courte durée ; en juin 1936, G. Bataille fit paraître *Acéphale*²⁸ et R. Caillois bouclait l'unique numéro d'une revue d'où les principales signatures communistes avaient disparu. En invitant G. Bachelard, qui demandait que l'on « rendit à la raison humaine sa fonction de turbulence et d'agressivité », en choisissant le titre de la revue, R. Caillois indiquait quelles seraient ses priorités²⁹ : rendre compte de la totalité de l'homme dans le cadre d'une conquérante sociologie de synthèse. G. Bataille, malgré leur brouille à propos de *Contre-Attaque*, n'était pas si loin de lui quand il appelait à une sorte de guerre, à un mouvement « impérieux » pour se libérer du « servage de la tête »³⁰. Pendant l'été, les deux hommes se rencontrèrent chez J. Lacan. « Nous avons bien des choses en commun : l'un et l'autre nous pensions qu'il fallait s'attacher à transformer la société par l'action révolutionnaire. Nous étions, si vous voulez, plus communistes que marxistes, pour ne pas dire antimarxistes. »³¹ Puis ils se rapprochèrent pour créer le Collège de Sociologie.

En 1937, Roger Caillois avait vingt-quatre ans, il était à la recherche de clefs pour comprendre le monde, mais aussi pour le transformer. Il était convaincu de l'existence d'un passe universel, et ce ne pouvait être le marxisme, qui se révélait incapable de prendre en compte des déterminations non-économiques. Sa pensée se cherchait encore, parfois confondant les registres ; elle restait cependant ouverte à tous les concepts novateurs. Le Cercle de Vienne, tout autant que les textes de G. Bachelard, les traités de sociologie ou d'ethnologie furent mis indifféremment à contribution. D'autre part, il restait révolutionnaire. Quand il eut à commenter les ouvrages de Léon Blum, publiés en 1937, il révéla son point de vue³². Il refusait de juger les raisons de la chute de L. Blum, il se disait incompetent en la matière. Roger Caillois distinguait donc nettement son ignorance de la politique de sa compréhension du

26. La revue *Inquisitions*, publiée en juin 1936 (80 p) vient d'être rééditée par les bons soins de Henri Béhar.

27. Tristan Tzara, « Introduction », *Inquisitions*, juin 1936, p. 65.

28. *Acéphale*, juin 1936, n° 1, B.N., m 252.

29. Gaston Bachelard, « Le surrationalisme », pp. 1-5.

30. Georges Bataille, « La conjuration sacrée », *Acéphale*, juin 1936, n° 1, p. 2. Voir aussi de A. Masson, « *Acéphale* ou l'illusion initiatique », *Les Cahiers obliques*, janvier-mars 1980, pp. 22-30.

31. Roger Caillois, « Entretien avec Gilles Lapouge », *La quinzaine littéraire*, juin 1970, n° 97, pp. 6-8. Repris dans cet ouvrage pp. 134 à 137.

32. Roger Caillois, *op. cit.*, voir note 20.

politique. Ainsi il pouvait critiquer la « conception du pouvoir » de L. Blum. Selon R. Caillois, « le pouvoir est une donnée immédiate de la conscience », il appartient au domaine du sacré. On est alors hors du domaine du contrat, auquel une société ne saurait être réduite. « Le pouvoir d'un être sur d'autres êtres constitue entre eux une relation irréductible aux formes pures du contrat, puisant son autorité dans l'essence même du fait social et manifestant son aspect impératif sans intermédiaire, ni perte d'énergie. »³³ On ne peut déterminer si le pouvoir est source du sacré, tout le sacré l'imprègne. Le monde du pouvoir est celui de la tragédie. Saint-Just est convoqué pour rappeler que l'on ne gouverne pas innocemment. Mais « M. Blum n'a pas du tout du pouvoir cette conception pontificale ». Il est comme un critique littéraire vis-à-vis de la littérature, il reste extérieur. Il n'use pas de « la tyrannie » pourtant nécessaire pour faire aboutir son projet, et cela par excès de générosité. L. Blum a pensé à tort que « la légalité fonde le pouvoir » alors que c'est le contraire qui est vrai. Ces analyses de R. Caillois, pourtant favorable au projet du Front Populaire, restent celles d'un gauchiste. On peut y trouver, comme dans de nombreux autres passages, l'hommage rendu à la force, à la rigueur, à la sévérité. Cette pensée révolutionnaire peut évoquer des discours ultra-bolchevistes ou même fascistes. Mais leur première source n'est-elle pas une conception du « gouvernement révolutionnaire » de 1793 ? Saint-Just et Robespierre n'ont-ils pas clairement posé la source de leur pouvoir hors de la loi, de la Constitution, dans « la nécessité circonstancielle d'une violence arbitraire contre les ennemis de la liberté, c'est-à-dire de la Révolution » ?³⁴ A deux ans du cent cinquantième anniversaire de la Révolution française son souvenir était toujours d'actualité. Le vocabulaire, les références de Roger Caillois en proviennent pour la plupart. Ce qui est nouveau est le souci du mythe, du sacré. A ceci près que l'idée de donner à la révolution une dimension religieuse n'était pas absente du projet de l'Incorruptible.

G. Bataille avait quarante ans. Il avait participé de près à de nombreux épisodes de la vie intellectuelle et politique des années 20 et 30. Chartiste, il fit une thèse sur *L'Ordre de chevalerie* en 1922, et découvrit alors la sociologie de M. Métraux et M. Mauss. Il avait côtoyé les surréalistes au début de leur aventure avant de rompre une première fois ; marqué par Freud, il fut analysé ; puis il rencontra Souvarine et participa au Cercle communiste démocratique (1931-1933). Sa pensée jouait des concepts freudiens, marxistes et ethnologiques (la notion de dépense). En 1934-1935, G. Bataille se situait entre Souvarine et *Ordre Nouveau* ; c'est alors qu'il prit part à *Contre-Attaque*³⁵.

A l'automne 1936, G. Bataille préparait le numéro deux d'*Acéphale*, consacré à « Nietzsche et les fascistes ». Il écrivit à R. Caillois qui venait de faire paraître *Le Mythe et l'homme* et des recensions d'ouvrages sur Nietzsche³⁶. Les deux hommes

33. *Ibidem*, p. 674.

34. François Furet, « Gouvernement révolutionnaire », in F. Furet, et M. Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, 1989, p. 575.

35. Michel Surya, *Georges Bataille. La mort à l'œuvre*, Paris, éd. Séguier, 1987, p. 564 ; J.M. Heimonet : *Le mal à l'œuvre*, Marseille, éd. Parenthèses, 1986, p.125 ; J.M. Heimonet : « Le Collège de Sociologie » : un gigantesque malentendu, *Esprit*, mai 1984, n° 89, pp. 39-56.

36. Lettre de G. Bataille à R. Caillois.

pourraient se retrouver dans *Acéphale*. R. Caillois donna bien une contribution à la revue, mais il refusa de participer à son prolongement secret, sorte de mouvement initiatique³⁷. Le Collège de Sociologie fut conçu au début de 1937 par G. Bataille, R. Caillois et J.M. Monnerot. Il fonctionna de novembre 1937 à juillet 1939. Dans la mesure où il a déjà été l'objet d'une étude fort documentée de Denis Hollier, nous nous en tiendrons à une présentation succincte³⁸.

Deux projets se superposèrent. La secte voulue par G. Bataille, qui n'atteindrait « sa pleine efficacité que dans la mesure où le pacte d'alliance initial serait vraiment irrémédiable. Or, pour lier ensemble les énergies, il était convaincu de la nécessité d'un sacrifice humain »³⁹. R. Caillois a souligné « le pouvoir de nature charismatique » de G. Bataille ; il recherchait toutes les voies « vers une extase qu'il faut bien appeler mystique ou religieuse, étant entendu qu'il s'agissait d'une mystique athée »⁴⁰. Et le groupe de réflexion et d'action des intellectuels révolutionnaires voulu par R. Caillois. Avec le temps, leurs références se rapprochèrent, R. Caillois goûtant fort lui aussi les analogies avec les mouvements religieux. D'ailleurs n'existait-il pas déjà un Sacré Collège avant ce Collège du Sacré ?

Les réunions du Collège de Sociologie, d'abord au Grand Véfour puis dans une librairie de la rue Gay-Lussac, étaient publiques et plus conventionnelles. Un conférencier prenait d'abord la parole, un débat avait lieu ensuite. En dehors des deux auteurs déjà cités, M. Leiris, J. Wahl, A. Kojève, P. Klossowski, R. Guastalla, A. Lewitzky, et Hans Mayer lurent des communications. Le public était très varié, de Walter Benjamin à Raymond Queneau, de Victoria Ocampo à Georgette Camille.

La connivence entre R. Caillois et G. Bataille fut grande au point qu'il arriva à ce dernier de lire la conférence à peine ébauchée de son ami retenu par la maladie.

Le Collège de Sociologie suscite plusieurs interrogations, sur ses objectifs, ses membres, ses moyens et ses résultats. Pour l'heure nous allons chercher des réponses dans les textes de R. Caillois.

Les nombreux articles de R. Caillois entre 1936 et 1939 pourraient faire l'objet d'un traitement statistique et l'on verrait apparaître des mots fétiches à la fréquence élevée, très significatifs de ses conceptions : ordre, orthodoxie, rigueur, sévérité, aridité. Les titres de ses écrits sont eux-mêmes instructifs : mythe, sacré, Lucifer, démons reviennent aussi souvent que les termes précédents. L'intrépidité de Roger Caillois avant-guerre tenait à ce qu'il n'avait pas peur de s'aventurer sur de nombreux terrains théoriques et politiques, et ensuite d'exprimer avec témérité et violence, le résultat de ses investigations. Pour être bref, disons qu'une époque, son caractère, mais aussi sa conception du politique, du rôle de l'intellectuel et de l'histoire peuvent expliquer cette intrépidité.

R. Caillois ne cherchait pas à tenir un discours politique classique, il avait une conception du politique qu'il chercha à mettre au profit des idées de gauche. Même

37. Voir la note 30.

38. Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie, 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1979, p. 600. Edition américaine mise à jour, 1988.

39. R. Caillois, « Entretien avec Gilles Lapouge », *op. cit.*, p. 7.

40. R. Caillois, *op. cit.*, p. 8.

dans les sociétés industrielles le politique est fondé sur des attitudes et des présupposés relevant du religieux et du sacré.

Les mythes étaient au cœur des débats du Collège de Sociologie, et dans l'air du temps. On peut y voir l'objet d'une nouvelle discipline (linguistique et mythologie comparée), une source pour les historiens des religions et les ethnologues, tout autant que l'émanation d'un secteur de la conscience (ou de l'inconscient) de l'homme. Le sacré est la source du mythe. Ce dernier doit être étudié pour mieux rendre compte de cette force mystérieuse, présente à la fois dans les sociétés primitives et contemporaines, quoique à un moindre degré. « Sous sa forme élémentaire, le sacré représente donc avant tout une énergie dangereuse, incompréhensible, malaisément maniable, éminemment efficace » ; et « pour qui décide d'y avoir recours, le problème consiste à la capter et à l'utiliser au mieux de ses intérêts, tout en se protégeant des risques inhérents à l'emploi d'une force si difficile à maîtriser »⁴¹. Ces lignes rédigées en 1939, résument la pensée de R. Caillois alors qu'il a déjà fait l'expérience du Collège ; elles mettent en évidence des difficultés qu'il ne pressentait pas en 1937.

La position de R. Caillois ainsi très rapidement résumée, on arrive à ses motivations. La psychologie individuelle et celle des foules, intégrées par une sociologie de synthèse devaient rendre compte des phénomènes fascistes. Une forme moderne de sacré n'était-elle pas à l'œuvre avec les chefs charismatiques ?

Cette énergie des foules, non satisfaites par les structures sociales et économiques du moment, ne pouvait-elle pas être utilisée par ceux qui en auraient scientifiquement analysé la nature ?

L'auteur de *L'Homme et le sacré* avait une conception luciférienne de l'intellectuel, chamanique. Dans un article de *Verve*, il esquissait une histoire de l'apparition de l'intellectuel : « Ange du mal animé des meilleurs sentiments », il avait d'abord été satanique. Byron, Vigny sont cités en exemple de ces hommes que le XVIII^e siècle avait émancipés. La Révolution française changea le statut de l'artiste, « quand le divorce fut accompli entre les cadres de la société et l'écrivain, quand celui-ci se trouva livré à lui-même, il lui échut à la fois l'inquiétude et l'indépendance, le tourment et l'orgueil d'être isolé, un incompris ». Mais le satanisme était « une révolte instinctive (...) généreuse », et « irréfléchie contre les forces du mal et des pouvoirs établis », il considère l'intelligence avec suspicion et voit dans la discipline qu'elle suppose d'insupportables chaînes. « Successeur de Satan, Lucifer » reprend les revendications, mais abandonne son statut de « maudit », il accepte le libre jeu de la force et devient alors un adversaire redoutable de l'ordre établi. Il est alors « froid et conquérant », « cynique par une froideur détachée ».

« Il fait d'une sévérité qui n'est qu'à son usage, le principe de son autorité » ; « l'ambition de ne pas rester esclave lui fait désirer d'être le maître et le goût de ne pas obéir (...) qui lui donne celui de commander, l'informe en même temps et de la nécessité et de la nature de l'obéissance. Ayant assez de foi en la rébellion pour voir en elle un ordre futur, il ne tolère aucune indiscipline d'où qu'elle vienne qui pourrait l'affaiblir. Si bien que l'esprit de domination habite tout entier cet intraitable affranchi

41. Roger Caillois, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, p. 20. Première édition 1939.

(...) Lucifer représente plus que jamais dans le jour qui se lève l'étoile du matin »⁴².
L'intellectuel est ainsi investi d'une tâche immense. Il semble que, R. Caillois, déçu par le Front Populaire, ait alors eu la tentation d'excéder la vocation de l'intellectuel conseiller du prince, ou révolutionnaire au service de l'avant-garde ouvrière, pour créer un nouveau mouvement dont le Collège aurait été l'embryon. Les analyses que fit J. Benda entraînèrent des réactions de sa part, dans la *N.R.F.* et dans une conférence au Collège de Sociologie.

Selon R. Caillois, la trahison des clercs trouvait surtout son origine dans une grave erreur de jugement. La force de la parole du clerc n'existe plus dès que ses dimensions religieuse (une orthodoxie, un discours sacré) et institutionnelle (une communauté, un ordre) sont oubliées. Pour lui redonner son efficacité, il fallait qu'il acceptât de jouer avec le sacré.

Lucifer, pour reprendre l'expression de Kojève, devenait un « apprenti sorcier ». R. Caillois était convaincu que le sacré ne pouvait être laissé à l'usage des seuls fascistes. La démocratie parlementaire avait oublié les racines du pouvoir, les révolutionnaires devaient l'utiliser. L'étude du sacré à l'œuvre dans les régimes autoritaires italien et allemand ne devaient être qu'un préalable à sa mise en œuvre en France, mais dans une perspective opposée. L'ambiguïté soulignée par différents auteurs tient surtout dans le fait que l'on prit conscience, dans les pays industrialisés, des limites d'une conception étroitement rationnelle des comportements sociaux. Est-ce que faire ce constat, aux antipodes des présupposés marxistes implique une adhésion aux thèses nazies ? Quand R. Caillois détaille le rôle de l'intellectuel, il le met au service de valeurs révolutionnaires. « Ainsi naquit (en 1789) ce type si inconcevable auparavant de l'intellectuel, poursuivant sans doute l'achèvement d'une œuvre désintéressée, mais ne dédaignant pas de prêter l'oreille aux bruits du forum, ressentant sur lui-même les injustices du monde et en demandant compte au nom de l'esprit à un responsable idéal. »⁴³

La sévérité des intellectuels, l'agressivité de ces nouveaux Lucifer, n'auraient de réelle efficacité que dans le cadre d'une nouvelle Compagnie de Jésus, d'un ordre aux règles sévères. Le modèle de l'organisation était celui des ordres religieux. Mais quoique cela ne fût pas dit, l'exemple du Parti communiste n'était jamais loin (clandestinité, organisation secrète).

Le Collège de Sociologie était un projet d'exploration du pouvoir, du sacré, mais aussi une communauté, une association secrète à l'ambition démesurée. Son ambition avait débordé son plan initial, passant de la volonté de connaissance à la volonté de puissance. Et s'il y eut bien dérapage, ce fut dans ce passage du travail critique du sociologue à la volonté de manipulation des réalités sociales. De même que K. Marx avait tiré le programme du Parti communiste de ses réflexions sur l'histoire, les membres du Collège voulaient tirer de leur conception de la société un projet politique. R. Caillois revint sur les tentations du sociologue dans le texte qu'il consacra à Montesquieu en 1948⁴⁴.

42. R. Caillois, « Naissance de Lucifer », *Verve*, décembre 1937, n° 1, p. 32. Repris dans cet ouvrage pp. 92-94.

43. R. Caillois, *op. cit.*

44. R. Caillois, « Préface », *Oeuvres complètes de Montesquieu*.

Quand il s'exprima sur l'avenir, R. Caillois resta assez métaphorique pour qu'on ne pût pas y voir un programme politique *stricto sensu*. Ses formules étaient à la mesure de ses exigences morales, absolues. Son âge et la mode fournissent une part d'explications, que la référence à Saint-Just complète. La formation universitaire de Roger Caillois lui avait donné l'occasion de bien étudier la Révolution française. Et la lecture des débats consacrés à cette question paraît l'avoir tout autant marqué que les descriptions des régimes nazis et fascistes. Entre A. Aulard et A. Mathiez, la discussion sur la religion révolutionnaire fut très vive. A. Mathiez s'appuya sur E. Durkheim pour souligner la force des liens entre religion et politique pendant la Révolution française. L'idée d'une religion révolutionnaire intrinsèque à la révolution elle-même, ou comme l'avait pensé Michelet, d'une religion de la révolution, pouvait être transférée de 1789 à l'avant-guerre.

Par ailleurs ces années furent celles de l'invective, de l'outrance verbale, telles que les surréalistes en avaient fait un art. R. Caillois put ainsi se proposer de verser le sang d'un journaliste qui avait mis en cause la compétence des professeurs de grammaire !⁴⁵ Dans un texte souvent cité, sur ce ton définitif, péremptoire, il annonçait « le vent d'hiver », le froid, une vie aride et sévère, qui redonnerait à l'homme sa dignité. Il insistait sur le rôle de « la communauté de combat », recrutée « selon des affinités électives, mais hors des déterminations habituelles qui nourrissent nationalisme et patriotisme »⁴⁶. Il existerait « une hiérarchie des êtres », « une espèce morale », presque « une race », distincte de la « multitude des misérables »⁴⁷. R. Caillois refusait toute assimilation au fascisme, car il ne pouvait être question « d'égalité restreinte comme le réclame le fascisme » ; ni de communisme, c'est-à-dire « d'égalité des droits généralisés ». Ces hommes supérieurs, ces nouveaux maîtres lucifériens ne devaient pas chercher un bénéfice personnel. La figure du couple maître-esclave devait être abandonnée au profit de celle constituée par les producteurs et les consommateurs. Il y avait quelque chose de saint-simonien dans cette répartition des tâches. Les premiers seuls étant capables d'ironie, épris de moralité. Les craintes de J. Paulhan étaient liées à la proximité du vocabulaire du Collège et de celui des fascistes. Mais comme nous venons de le voir, jamais la définition de communauté ne fut raciste. Les antisémites n'étaient-ils pas voués aux gémonies, eux auxquels tous les membres du Collège, en guise de signe de reconnaissance, s'étaient engagés à ne pas serrer la main ? Le nietzschéisme à l'œuvre dans ce texte, aussi bien dans la forme que dans le fond, était commun alors. Mais ici la virilité, la force étaient d'abord intellectuelles, morales. Rendant compte dans *Inquisitions du Nietzsche* de Thierry Maulnier, Roger Caillois souligna la proximité de leurs préoccupations et leurs divergences. « De toute façon, il est significatif de voir l'un des plus jeunes théoriciens de l'extrême droite débiter par un ouvrage sur Nietzsche et écrire à la fin de la préface : "Il faut rendre le goût du sang à la philosophie. Il faut rendre aux systèmes métaphysiques leur cruauté, leur pouvoir de

45. R. Caillois, « En toute sévérité », *Volontés*, décembre 1938, pp. 48-50.

46. R. Caillois, « Le vent d'hiver », *N.R.F.*, juillet 1938, pp. 39-54.

47. R. Caillois, in *Le Collège de Sociologie*, *op. cit.*, p. 85. D. Hollier y a reproduit « Le vent d'hiver ». R. Caillois, « La hiérarchie des êtres », in n° spécial intitulé « Le fascisme contre l'esprit », *Les Volontaires*, avril 1939, n° 5.

vie et de mort." Cette préoccupation ne nous est pas étrangère, loin de là ; et c'est aussi chez Nietzsche, entre autres, que nous comptons prendre des leçons. Les divergences viennent d'ailleurs. »⁴⁸ Un Nietzsche de gauche fut alors systématiquement opposé à la récupération qu'en faisait la droite. *Acéphale* consacra son deuxième numéro à « Nietzsche et les fascistes, une réparation » pour condamner toute espèce de récupération politique de Nietzsche. Un long article soulignait combien il pouvait être utile aux fascistes et aux nazis car « il représente trop d'instincts mobilisés disponibles pour n'importe quelle, ou à peu près n'importe quelle action violente ; et la falsification était trop facile ». Et « il y a une dérision corrosive dans le fait d'imaginer un accord possible entre l'exigence nietzschéenne et une organisation politique qui appauvrit l'existence au sommet, qui emprisonne, exile ou tue tout ce qui pourrait constituer une aristocratie d'"esprits libres" »⁴⁹. Derrière ce texte, G. Bataille, P. Klossowski, A. Masson, J. Rollin et J. Wahl défendaient des positions fort proches de celles de Roger Caillois avec lequel débutait leur collaboration. Une note peut être citée à ce propos. Si Nietzsche parle d'aristocratie, même d'esclavage, y est-il dit, s'il s'exprime au sujet de « nouveaux maîtres », il parle de leur « capacité de renoncement », et du fait qu'« ils donnent aux plus bas le droit au bonheur, (en y renonçant) pour eux-mêmes »⁵⁰. De telles idées étaient présentes dans *La Communion des forts* en 1943, qui reprenait des textes de 1938 et 1939. La lecture éthique de Nietzsche s'accordait bien avec le goût de Roger Caillois pour les belles et fortes maximes, celles des héros de Corneille comme celles de H. de Montherlant. *Service inutile* de ce dernier était cité avec faveur. De ses « pages d'une rare salubrité », « il est possible de tirer un certain nombre de principes éthiques fondamentaux propres à entrer dans le code d'honneur d'une aristocratie morale »⁵¹. Il était attribué une grande importance à la politesse, au mépris, à la sobriété et simultanément à l'abus. Mais H. de Montherlant n'en devenait pas pour autant un maître à penser, un guide. Rendant compte de *L'Equinoxe de septembre*, en 1939, R. Caillois revint à la qualité des fortes maximes de *Service inutile*, pour mieux souligner « avec tristesse la déchéance de l'auteur » qui s'est perdu en cherchant à mêler « espèglerie et servitude ». Là où R. Caillois proposait la sécheresse, l'aridité, la servitude volontaire à une morale sévère, H. de Montherlant choisissait la facilité⁵².

Le vent d'hiver était attendu qui tuerait et nettoierait une « société démantelée, sénile à demi croulante » et laisserait seuls « les plus aptes »⁵³.

L'aristocratie intellectuelle et morale ainsi promise au pouvoir a pu susciter bien des interrogations. A force de vouloir disputer au fascisme les terrains du sacré, de la communauté et de l'élite porteuse de vérité n'était-on pas en train de passer du « surfascisme » de G. Bataille au fascisme tout court ? Pour résumer, notons que

48. R. Caillois, Comptes rendus, *Inquisitions*, juin 1936.

49. *Acéphale*, n° 2, janvier 1937.

50. *Ibid.*, note 10, p. 12.

51. R. Caillois, voir note 48.

52. R. Caillois, Compte rendu de H. de Montherlant, *L'Equinoxe de septembre*, *N.R.F.*, janvier 1939, pp. 150-154. Repris dans cet ouvrage pp. 104-106.

53. R. Caillois, « Le vent d'hiver », in *Collège de Sociologie*, *op. cit.*, p. 94.

R. Caillois, comme G. Bataille et d'autres non-conformistes de ce temps, n'avait pas de tabou, qu'aucune question ou mot n'était alors marqué du sceau de l'infamie comme ce fut le cas après la guerre. A droite et à gauche, le constat de l'échec des institutions parlementaires de la III^e République, de Weimar, de l'Italie était général. L'ère des foules était annoncée de toute part aussi. Freud et les sociologues avaient mis au jour des déterminismes que l'on n'avait pas soupçonnés plus tôt. Et sur ce « sol épistémique » purent se développer des théories à la fois proches et différentes. La communauté de R. Caillois est-elle très éloignée d'une république des sages, des purs, des désintéressés ? Et que reprocher alors à l'auteur sinon sa naïveté, sa jeunesse ? D'ailleurs, de façon concrète, ses prises de position ne penchèrent jamais vers la droite. Quand M. Mauss reprocha à Roger Caillois « un déraillement général » dans une lettre consacrée à la parution de *La Mante religieuse*, il visait « l'influence de Heidegger bergsonien attardé dans l'hitlérisme ». Que signifiait cet amalgame ? R. Caillois connaissait M. Heidegger que citait souvent G. Bataille, mais il n'était pas bergsonien et encore moins hitlérien. M. Mauss condamnait surtout sa « biologie générale » qu'il assimilait directement aux discours nazis. M. Mauss, déjà, était victime des méfaits du confusionnisme partisan que nous avons décrit plus haut. Mais le ton restait cordial, le maître taçait l'élève trop ambitieux : « Au bref, je ne vous crois pas philosophe, pas même de métier. Croyez-moi, restez dans votre sphère de mythologue. »⁵⁴

Le « Vent d'hiver » est souvent cité comme preuve de l'adhésion de son auteur et de ses amis aux théories de la « révolution conservatrice » allemande. Si rétrospectivement, il paraît outré, une sorte d'appel aux vertus salvatrices de la guerre, et à ce titre fort ambigu, n'oublions pas qu'il est métaphorique. Lorsque R. Caillois parle d'une hiérarchie des êtres, il s'agit de celle qui distingue les partisans de la rigueur intellectuelle, les ascètes, de ceux qui se laissent aller à la facilité morale et intellectuelle, à la confusion. Le débat est tout autant esthétique que moral et politique.

Le Collège de Sociologie, tout comme les groupes antérieurs, se fit surtout connaître par ses prises de position dans des revues à faible tirage. Il n'intervint directement que lors de la crise de Munich, pour condamner « l'inconscience, le pharisaïsme et un certain don quichottisme platonique démocratique des démocraties »⁵⁵. La diffusion simultanée dans plusieurs revues, le désir exprimé d'intervenir sur le terrain directement politique témoignaient de leur prise de conscience. Le Collège se voulut alors « un foyer d'énergie », il fallait créer « un lien vital » entre les hommes conscients « de l'absolu mensonge des formes politiques actuelles et de la nécessité de reconstituer (...) un mode d'existence collective » permettant à ses membres d'être « virils »⁵⁶. Il fallait résister à la menace fasciste. La conception de l'histoire de R. Caillois n'a pas été alors clairement explicitée, sinon indirectement dans *L'Homme et le sacré*. L'histoire a un sens, mais hors du schéma

54. M. Mauss, Lettre à R. Caillois, voir note 14.

55. R. Caillois, « Déclaration du Collège de Sociologie sur la crise internationale », avec G. Bataille et M. Leiris, in *Volontés*, novembre 1938, n° 11, pp. 60-62. Et in *N.R.F.*, 1^{er} novembre 1938, pp. 874-876.

56. R. Caillois, *ibidem*.

chrétien. Le souci de systématisation, de mise à jour d'une syntaxe des mythes, entraîne R. Caillois, dans cet ouvrage vers des généralisations géographiques et des considérations sur la genèse des sociétés. L'histoire n'est donc pas abandonnée, mais seulement implicite. La « déperdition du sacré » est sensible avec le passage des sociétés primitives vers les sociétés modernes, tandis que s'est affirmée avec plus de force l'indépendance de l'individu, mais elle n'est pas totale. « Cependant, le sacré subsiste dans la mesure où cette libération (de l'individu) est incomplète, c'est-à-dire chaque fois qu'une valeur s'impose comme une raison de vivre à une communauté et même à un individu, car elle se révèle alors source d'énergie et foyer de contagion. »⁵⁷ La conception de l'histoire à l'œuvre ici mériterait de plus longs développements, mais il est déjà possible de voir en quoi elle se distingue de la vision marxiste par l'importance qu'elle accorde aux « superstructures ». Et simultanément, on pressent la persistance de la conviction d'un sens de l'histoire. L'intellectuel en Lucifer n'est-il pas attaché à un projet qui le dépasse ?

Peu à peu, G. Bataille anima seul un Collège que R. Caillois lui abandonnait. Le fit-il contraint par la maladie, les obligations professionnelles, ou volontairement parce qu'il modifiait ses analyses et s'éloignait de G. Bataille ? En juin 1939, ce dernier prévoyait la réunion d'un congrès du Collège pour l'automne, R. Caillois se préparait à rejoindre l'Argentine.

La guerre éclata. Roger Caillois prit conscience alors de son inconséquence. Il avait appelé de ses vœux le vent d'hiver, il en découvrit l'apreté en Patagonie. « Voici les bords d'une étendue morne et inhospitalière. Il y court le vent le plus rapide du globe. Il apporte du pôle comme mille et une flèches de glace qui percent toute protection et fondent cruellement dans les veines et les os, là où semble couvrir la chaleur de la vie. »⁵⁸ Dans l'exil, dans ce monde sauvage encore, il découvrit les vertus de la république, de la civilisation, contre la violence sauvage, la barbarie. Sa jeunesse, son goût de l'absolu, son intrépidité l'avaient donc conduit à des formules téméraires. Dans une décennie marquée par l'invective, par la surenchère dans la violence, verbale dans les chapelles littéraires, physique dans la rue, Roger Caillois n'est pas exceptionnel. Mais à aucun moment il ne fit preuve d'antisémitisme et s'il fut germanophile ce fut par conviction internationaliste. Le nazisme, le fascisme furent toujours condamnés par lui. Là où il affirme son originalité, même quand il se livre à une autocritique, c'est dans la poursuite de sa quête des clefs du sacré, avec des scrupules et des exigences morales qui le rapprochent infiniment de son modèle, Tacite.

57. R. Caillois, *L'Homme et le sacré*, op. cit., p. 95.

58. Roger Caillois, « Patagonie », *Le Rocher de Sisyphe*, Paris, 1946, p. 96. La rédaction et la première édition de ce texte datent de 1942.